

“ Vous m’excuserez, cher monsieur, de ne pas vous écrire très longuement et de vous épargner mes considérations sur cette guerre horrible et toute pleine de surnaturel. J’ai appris avec chagrin la mort de M. Marraud (3). Qui n’a pas de pareils deuils, aujourd’hui, dans le monde ? Le cercle de mes amis est déjà tout éclairci, comme un de ces bois où l’on s’est battu et où les obus ont fait des trouées et de funèbres abatis : Péguy, Max Doumic, Lucien du Roure, Laurentie, Joseph Ollé, le comte d’Argenson, Robert André-Michel, et ce n’est pas fini, hélas ! Du moins, ceux qui sont morts ne sont pas morts en vain. Ils ont vu plus et mieux que l’aurore de la victoire ; ils ont assisté à la renaissance morale de la France, coopéré, si j’ose dire, à l’oeuvre du divin dans le monde. Votre ami plus que tout autre aura eu cette consolation. C’est un fait qui a frappé les spectateurs les plus prévenus, que l’immense éclo-sion religieuse sortie de cette guerre. Mille préjugés tomberont ou sont déjà tombés, l’esprit de secte et de discorde cesse d’être respirable ; une fraternité nouvelle, un sentiment tout chrétien d’union et de charité se répand dans tous les rangs. Cela vaut bien la vie, et je voudrais, cher monsieur, le voir toujours aussi clairement qu’à l’instant où je vous écris. ”

“ J’ai eu l’occasion d’admirer, au cours de la dernière bataille, vos régiments canadiens. Vos hommes se sont couverts de gloire. L’armée ne tarissait pas du récit de leurs hauts faits. Un groupe d’éclaireurs de chez vous est venu, dans un village furieusement bombardé, se mettre en liaison avec moi. Je me suis entretenu quelques minutes avec un charmant garçon, nommé Gosselin, de Québec. Je me rappellerai toujours avec plaisir sa bonne figure, sa physionomie ouverte et sympathique, et ce bon accent de terroir que j’aimais tant à entendre

---

(3) M. Marraud, lieutenant, tué au mois d’octobre dernier, en Argonne. Il était sous-diacre et artiste : à ce double titre très cher à M. Gillet et à son correspondant.